

L'Église et ses rapports compliqués avec le peuple



Le philosophe Jean-Louis Schlegel, sociologue des religions, explique pourquoi l'Église catholique a toujours eu des rapports compliqués avec « le peuple ».

TC : Avec le Concile, l'Église catholique se met à parler du « peuple de Dieu », mais quels étaient ses rapports avec « le peuple » ?

Jean-Louis Schlegel : Dans les années 1950, les responsables catholiques se soucient d'avoir perdu non pas « le peuple » mais « la classe ouvrière ». La France, pays de mission ?, célèbre livre publié en 1943 par Henri Godin et Yves Daniel, tous deux aumôniers de la JOC, parle du prolétariat, des masses ouvrières.

Le mot « masse » est très souvent utilisé dans cette période. L'intuition des prêtres ouvriers est d'aller à la rencontre du prolétariat. Ils y rencontrent ceux dont le corps est brisé par le travail, mais eux-mêmes n'en sortent pas indemnes.

Ils croyaient apporter le Christ à la classe ouvrière et se rendent alors compte que, dans la solidarité du travail, il se révèle quelque chose du Christ qu'ils ignoraient. Ils rencontrent aussi des militants marxistes, communistes, des syndicalistes CGT, qui ont une analyse critique du monde du travail, celle de l'exploitation.

Mais il y a, à cette époque, une sorte de fascination pour les « petites gens », les pauvres, les banlieusards, à qui on prête une fraternité naturelle. L'expérience des prêtres ouvriers s'arrête en 1954, mais le souci des « masses » perdure, car elles demeurent irrémédiablement éloignées de l'Église.

L'entrée de l'expression « peuple de Dieu » dans le vocabulaire catholique est-elle une aubaine pour les chrétiens de gauche ?

Le Concile leur a offert cette idée de « peuple de Dieu » qui leur allait très bien. Cette image n'est pas la seule proposée par le Concile, mais elle va avoir un immense succès et devenir un motif majeur pour beaucoup de catholiques de gauche, car elle écrase le système hiérarchique, le rend plus horizontal.

Pourtant, ça n'a pas suffi pour rejoindre les milieux populaires...

Il y a une sorte de mauvaise coordination historique. Dès 1968, on connaît un changement d'ère. C'est le début de l'individualisme démocratique et aussi du consumérisme à tout-va. Les militants ne perçoivent pas bien ce changement. Et ça va très vite. À partir de 1975, tout change, en particulier les revendications autour de l'intime, de la liberté sexuelle, de l'émancipation des femmes. Le « nous », collectif et militant, devient fragile.

On assiste à la désagrégation de la culture militante. Elle touche les catholiques «de gauche» et le parti communiste. Les difficultés de transmission frappent de plein fouet les familles militantes parce qu'elles laissent s'exprimer les individualités quand les familles plus traditionnelles transmettent l'ordre et la loi.

On n'a donc pas réussi à faire un « peuple chrétien » ?

On l'a rêvé. Dès 1974, Michel de Certeau décrivait un « christianisme éclaté ». Jean Paul II a rassemblé des foules, pas un peuple. Et on sait combien les foules sont versatiles. Aujourd'hui, on est devant un catholicisme de tribus, avec autant de particularismes. On découvre même des tribus générationnelles, les fameuses générations « Jean Paul II » ou « Benoît XVI », qui se perçoivent comme une sorte d'élite, les « bons croyants », et qui contribuent à désunir le catholicisme.

On s'éloigne de plus en plus d'un catholicisme populaire. C'est ce que déplore et combat le pape François. Réussira-t-il ? Les obstacles et les résistances sont réels. Pourtant, le catholicisme, ce ne sont pas des vérités à enseigner, à transmettre et à défendre, mais bien un peuple universel rassemblé, convoqué par son Dieu. En ce sens, l'Église n'a pas de limites.

*Propos recueillis par **Christine Pédotti** 5 février 2016*

Jean-Louis Schlegel répond, ici au journal Témoignage chrétien. Il écrit également dans le journal La Croix.

*Christine Pedotti est une intellectuelle catholique, écrivain et journaliste, née en 1960. Elle est notamment, avec Anne Soupa, à l'origine de la création de la Conférence catholique des baptisé-e-s francophones. d'origine italienne par son père, ardennaise par sa mère, est à 50 ans riche d'une carrière bien remplie. Licence d'histoire et diplôme de **Sciences PO** en poche, elle se lance dans des études de **théologie** à l'institut catholique de Paris, dans le cadre de la **formation des responsables du diocèse de Paris** car **l'Église est ma maison** dit-elle. Responsable de catéchèse, elle prend la tête des aumôneries du Quartier Latin puis entre à **Bayard presse** où elle écrit pour **Grain de soleil** Elle fonde **Enfance Chrétienne**, née de la fusion des éditions **Même** et **Fleurus**. Elle est la cheville ouvrière des encyclopédies **Théo**.*